

CODE BREAKERS

(Love Breaks)

SLOW READING CLUB

FRAC OCCITANIE MONTPELLIER

JE SORS CE SOIR

5

CE SEXE QUI N'EN EST PAS UN / THE
SEX WHICH IS NOT ONE

8/9

ONCE

15

UNE SEQUENCE / A SEQUENCE

16/18

LE PAVILLION D'OR / THE TEMPLE
OF THE GOLDEN PAVILLION

21/25

EXCESS, THE FACTORY /
L'EXCES-L'USINE

30/31

SI JE MEURS SUR LA
ROUTE / IF I DIE ON THE
ROAD / SI MUERO EN LA CARETERRA

33/34/36

BING

38

SPHINX / SPHINX

41/44

Il y a un certain plaisir à ne pas faire les choses dans les règles. Comme aller au Gay tea dance en 501 deux tailles trop grand, chaussures non montantes, chemise à carreaux bcbg. Ce n'était pas prémédité. Je m'étais habillé ce matin pour mon rendez-vous avec Diane, et comme c'était un truc important pour moi, je n'ai pas pensé à ce que j'allais faire après, et qui ne pourrait, de toute évidence, qu'être ce que je fais maintenant : descendre la rue Lepic vers la place Blanche pour aller au gtd qui est à la Loco depuis que le Palace a fermé.

Mais je me regarde dans la glace du café à mi-pente et je décide que ça ira. Sous la chemise j'ai une arme secrète : le vieux t-shirt indigo Marine nationale du frère d'Alain Ferrer, à la fois moulant, souple, bien coupé, avec de toutes petites manches qui mettent en valeur les biceps, et sexy à cause du logo et des trous de pétard que j'y ai faits. C'était le t-shirt fétiche d'Alain. Je le lui avais échangé contre mon propre t-shirt fétiche, un t-shirt américain noir, moulant, bien coupé, souvenir d'une compétition parachutiste, avec le lieu, l'année, et un dessin qui montrait trois mecs en formation, en chute libre, se tenant par les mains, et qui avait vraiment la forme du symbole de la radioactivité, ce qui faisait peur mais était aussi ultra-cool. On avait fait ça rue de Bellefond. J'avais pas mal hésité avant. Dans mon esprit ça voulait dire qu'on devenait frères. C'est Quentin qui m'a appris la semaine dernière qu'Alain est mort. Il y a quelques mois déjà. Je ne savais pas. Je n'étais pas en France.

Alain était spécial. *Tout le monde* le regardait chaque fois qu'il entrait quelque part. Pourtant il était tout petit. Très mince, mais très bien fait. Toujours vêtu comme un Zorro, son blouson comme une cape, ses jeans comme des collants noirs, de grosses chaussures. Chacune de ses attitudes était une image parfaite. Je pense qu'il le faisait exprès. Il avait dû s'étudier longuement, comme peuvent le faire les jeunes prolos que leurs études laissent tranquilles et qui n'ont que leur corps pour capital. C'était aussi un coup d'enfer. Acharné. Sans fin. Sans fond. Enfermé en lui-même. Je ne savais pas qu'il était séropositif. Peut-être que lui-même l'ignorait. C'était bien le genre à ne pas le savoir.

Je me souviens très précisément de la forme de son corps. Je me souviens de son odeur, que je critiquais. Je n'arrive pas à croire qu'il puisse être mort. En même temps ça ne me surprend pas complètement. Ça faisait un moment que je me demandais ce qu'il faisait de sa vie, sans bosser, maqué avec ce type qui était une sécurité, ok, bien foutu, belle gueule, bien monté, hyper-amoureux, mais pas du tout assez marrant pour lui. Je pense qu'il avait dû sentir s'évanouir progressivement, avec le temps, avec sa jeunesse, le pouvoir absolu qu'il avait sur les autres. Qu'il n'avait pas su par quoi le remplacer.

Ça fait une éternité que je ne suis pas venu. Les videurs ont un nouvel uniforme, bomber argenté et 501 noir. J'avance vers la musique de plus en plus forte mais le portier, un brun sexy de trente-cinq ans, mal rasé, me bloque avant l'entrée, et je me dis, - Merde qu'est-ce qui se passe, mais le mec m'embrasse sur les deux joues en me disant un truc que je ne comprends qu'après et qui est - Joyeuses Pâques, joli garçon ! Agréable. Je paye mes soixante balles et je file au vestiaire.

Je laisse mon manteau. Je prends mes clopes et ma carte bleue. Je laisse mon briquet. Ce matin j'ai oublié d'en prendre un. J'étais décalqué, on s'était couchés à six heures avec Dimitri en rentrant de la Station. C'est là que je l'ai largué. On a quand même dormi ensemble. Parlé. Pleuré. Lui surtout. Ça ne faisait qu'une semaine qu'on se connaissait, alors ce n'est pas grave. Je n'ai pas voulu en acheter un tout à l'heure au Saint-Jean en allant chez Diane parce que je voulais rester dans mon budget de la journée. Et puis finalement j'en ai acheté un, en même temps qu'un paquet de clopes d'avance, quand on est allé se promener elle et moi le long de la rue Lepic.

Je demande du feu. Je fume une clope. Je regarde passer. De toute façon je ne suis pas pressé de boire, j'ai décidé que je ne dépenserais pas un sou de plus que ce qui me reste, plus le fric que je vais quand même devoir aller tirer tout à l'heure parce que là je n'ai que de quoi boire un verre et que je sais que ça ne sera pas suffisant pour tenir toute la soirée. Mais j'ai envie de voir ce que ça donne quand je ne suis pas bourré. Alain ne buvait jamais d'alcool. Il nous filait toujours son ticket pour qu'on boive à sa place.

Je demande du feu. Je fume une autre clope. Et puis je finis par en avoir marre, alors je me donne le feu vert pour le premier verre. Je remonte vers l'entrée pour me faire servir par le body-builder. Il y a marqué Corona sur les caisses à côté de Heineken, alors je me dis que je pourrais faire téquila-Corona, c'est Christopher qui m'a appris ça aux States, un shot de téquila, là-bas c'était de la Cuervo Gold, pour

monter, et après la bière, douce et citronnée, pour planer tranquille, en se relançant à chaque fois qu'on reboit un coup. C'est le même principe que coke-pétard. Un must.

Mais ça ferait trop cher, alors je pense à prendre une bière, la Corona j'adore ça, mais la bière ça fait gonfler, et j'ai toujours du bide, le ventre à la verticale des pecs et pas en arrière, alors je prends une vodka. De l'alcool fort ça devrait m'euphoriser. Le body-builder s'approche, blanc et bronzé. Il est tellement bien foutu qu'il pourrait sans problème être en couverture de Honcho ou de Mandate. Du coup je me sens mal, trop maigre. Je dis, - Une vodka-glace s'il te plaît, en pensant, - J'aurais dû prendre une bière. Le verre est moyennement servi, mais il y a plein de glace, au moins ce sera froid. Je bois. Ça va mieux.

CE SEXE QUI N'EN EST PAS UN

1977

Alice a des yeux bleus. Et rouges. Elle s'est ouvert les yeux en traversant le miroir. Pour le reste apparemment encore soustraite à la violence. Vivant, seule, dans sa maison. Ce qu'elle préfère, affirme sa mère. Elle n'en sort que pour remplir son rôle de maîtresse. D'école, bien entendu. Où on écrit, par tous les temps, des faits immuables. En blanc et noir, en noir et blanc, suivant qu'il s'agit du tableau ou de la page du cahier. Sans modifications de couleurs, en tout cas. Celles-ci sont réservées pour quand Alice est seule. *Derrière l'écran de la représentation.* Dans la maison ou le jardin.

Mais, justement, au moment où l'histoire pourrait commencer, recommencer, « c'est l'automne ». Il faudrait saisir ce moment où les choses ne sont pas encore tout à fait figées, mortes, pour qu'il se passe quelque chose. Mais tout est oublié : les « instruments de mesure », le « manteau », L' « étu i », et surtout les « lunettes ». « Comment peut-on vivre sans ça? » Qui réglait jusqu'à présent les limites des propriétés, distinguait le dehors du dedans, opposait le bien vu au mal vu. Permettait d'apprécier, de reconnaître, la valeur de tout. De s'y accommoder, éventuellement.

Les voilà tous perdus, sans leurs repères habituels. Où est la différence entre un ami et pas d'ami? Une vierge et une putain? Sa femme et la femme qu'on aime? Celle que l'on désire et celle avec laquelle on fait l'amour? Une femme et une autre femme? La propriétaire de la maison et celle qui en use pour son plaisir, qu'on y rencontre pour le plaisir? Dans quelle maison et avec quelle femme l'amour a-t-il — eu, aura-t-il — lieu? Et d'ailleurs quel est le temps de l'amour? Celui du travail? Comment définir leurs enjeux respectifs? « Arpenter » a-t-il, ou non, rapport au désir? Le plaisir peut-il, ou non, se métrer, se borner, se trianguler? De plus, « C'est l'automne », les couleurs changent. Virent au rouge. Même si ce n'est pas pour longtemps.

C'est, sans doute, l'instant qu'Alice devrait surprendre. Où elle devrait, elle-même, entrer en scène. Avec ses yeux violés. Bleus et rouges. Qui

connaissent l'endroit, l'envers, et le revers; le flou de la déformation; le noir ou blanc de la perte d'identité. Qui s'attendent toujours à ce que les apparences se métamorphosent, à ce que l'un devienne l'autre, soit déjà autre. Mais Alice est à l'école. Elle reviendra pour le goûter, qu'elle prend toujours seule. C'est du moins ce que prétend sa mère. La seule qui ait l'air de savoir qui est Alice.

À quatre heures donc très précises, l'arpenteur entre chez elle. Et comme il faut un prétexte à un arpenteur pour entrer chez quelqu'un, a fortiori s'il s'agit d'une dame, il apporte un panier de légumes. De la part de Lucien. Pénétrant chez « elle » sous le couvert du nom, du vêtement, de l'amour, d'un autre. Pour le coup, cela ne semble pas le gêner. Il ouvre la porte, elle téléphone. À son fiancé. Il s'introduit, une fois encore *entre eux, deux*. Dans ce qui rapproche, aujourd'hui à quatre heures, une femme et un homme : une rupture. Le rapport entre Lucien et Alice étant plutôt de l'ordre du : pas encore. Ou jamais. Passé et futur apparaissent comme soumis à pas mal d'aléas. « C'est peut-être ça, l'amour? » Il y a aussi les entre-deux mère-Alice, Lucien-Gladys, Alice-son ami (« Elle a déjà un ami, ça lui suffit »), grand-petit (arpenteurs), que retraverse son intervention. Pour ne parler que du déjà exposé.

Réalise-t-il là son entremise? Ou commence-t-il à soupçonner très confusément qu'elle n'est pas simplement elle? Il cherche du feu. Pour masquer ce désordre, occuper cette ambiguïté. La distraire en fumée. Si elle ne voit pas le briquet, pourtant devant elle, elle l'appelle dans *la première chambre* où doit se trouver de quoi allumer. Sa familiarité avec la maison lève l'angoisse. Il monte. Elle lui propose de jouir d'elle, comme il le veut. Ils se séparent dans le jardin. L'un a oublié « ses » lunettes sous le téléphone, l'autre « sa » casquette sur le lit. Le « feu » a été déplacé.

Il retourne au lieu de son travail. Elle, disparaît dans la nature. Est-on samedi ou dimanche? Le temps est-il à l'arpentage ou à l'amour? Dérouté, il n'a qu'un recours : manger du « gendarme ». Envie assez impérieuse pour qu'il reparte aussitôt.

De gendarmes plus question, du moins pour l'instant. Il(s) se retrouve(nt) près du jardin. Un homme amoureux et un homme amoureux d'une femme qui vit dans la maison. Le premier demande au second, ou plutôt le second demande au premier, s'il peut aller (re)voir celle qu'il aime. Il commence à avoir peur, et supplie qu'on lui permette... *Après coup.*

LUCE IRIGARAY

8

9

Le bon sens — propre ou commun — sens quoi qu'il en soit de la propriété manque à Lucien. Il donne, fait circuler, sans compter. Casquette, légumes, consentement. Les siens? Ceux des autres? Sa femme? Celle d'un autre? C'est dans la danse qu'il rejoint son bien. Ce qui n'exclut pas qu'il souffre que d'autres le prennent. Ailleurs.

Il r-entre donc. C'est l'heure du gouter. Elle... Elle? Qui (est) elle? Elle (est) une autre... cherche de quoi allumer. Où est le feu? En haut, dans la chambre, signale aimablement l'arpenteur, le grand. Heureux, enfin, qu'un fait précis, indubitable, vérifiable, se présente. Qu'il puisse (se) prouver par $a + b$, à savoir par $1 + 1$, c'est-à-dire par un élément qui se répète, identique à lui-même et pourtant opère un déplacement au total, qu'il s'agit bien d'un enchaînement, d'une suite. Bref, d'une histoire. Autant dire que c'est vrai. Qu'il était déjà venu là. Qu'il...? Qu'elle? Était? N'était pas? Elle.

Car les légumes ne justifieront plus rien. « J'ai di les manger. » Qui « je »? Ne reste que le « feu ». Mais il n'est pas là pour élayer la démonstration. Et s'il l'était, aucune trace de ce qui a eu lieu ne subsisterait. Quant à certifier que le feu est passé d'ici à là, à affirmer qu'on sait où il est maintenant, à désigner la chambre d'Alice comme le seul endroit où il puisse se retrouver, autant de prétentions qui relèvent de la « magie ».

L'occultisme n'a jamais plu à Alice. Ce n'est pas que l'in vraisemblable la surprenne. Elle en connaît plus que quiconque pour ce qui est du fabuleux, du fantastique, l'incroyable... Mais, toujours, elle aura perçu ce dont elle parle. Elle aura assisté à tous les prodiges. Elle aura été « au pays des merveilles ». Elle n'a pas simplement imaginé, « intuitionné ». Induit, peut-être? Qui plus est à distance. Et à travers des cloisons! *Aller au-delà du miroir, c'est une tout autre affaire.*

THE SEX WHICH IS NOT ONE

1977

TRANSLATED BY CATHERINE PORTER WITH CAROLYN BURKE

Alice's eyes are blue. And red. She opened them while going through the mirror. Except for that, she still seems to be exempt from violence. She lives alone, in her house. She prefers it that way, her mother says. She only goes out to play her role as mistress. Schoolmistress, naturally. Where unalterable facts are written down whenever the weather. In white and black, or black and white, depending on whether they're put on the blackboard or in the notebook. Without color changes, in any case. Those are saved for the times when Alice is alone. *Behind the screen of representation.* In the house or garden.

But just when it's time for the story to begin, begin again, "it's autumn." That moment when things are still not completely congealed, dead. It ought to be seized so that something can happen. But everything is forgotten: the "measuring instruments," the "coat," the "case," and especially the "glasses." "How can anyone live without all that?" Up to now, that's what has controlled the *limits of properties*, distinguished outside from inside, differentiated what was looked on with approval from what wasn't. Made it possible to appreciate, to recognise the value of everything. To fit in with it, as needed.

There they are, all lost, without their familiar reference points. What's the difference between a friend and no friend? A virgin and a whore? Your wife and the woman you love? The one you desire and the one you make love with? One woman and another woman? The one who owns the house and the one who uses it for her pleasure, the one you meet there for pleasure? In which house and with which woman does—did—will love happen? And when is it time for love, anyway? Time for work? How can the stakes in love and work be sorted out? Does "surveying" have anything to do with desire, or not? Can pleasure be measured, bounded, triangulated, or not? Besides, "it's autumn," the colors are changing. Turning red. Though not for long.

LUCÉ IRIGARAY

No doubt this is the moment Alice ought to seize. Now is the time for her to come on stage herself. With her violet, violated eyes. Blue and red. Eyes that recognise the right side, the wrong side, and the other side: the blur of deformation; the black or white of a loss of identity. Eyes always expecting appearances to alter, expecting that one will turn into the other, is already the other. But Alice is at school. She'll come back for tea, which she always takes by herself. At least that's what her mother claims. And she's the only one who seems to know who Alice is.

So at four o'clock sharp, the surveyor goes into her house. And since a surveyor needs a pretext to go into someone's house, especially a lady's, he's carrying a basket of vegetables. From Lucien. Penetrating into "her" place under cover of somebody else's name, clothes, love. *For the time being*, that doesn't seem to bother him. He opens the door, she's making a phone call. To her fiancé. Once again he slips in between them, the two of them. Into the breach that's bringing a woman and a man closer together, today at four o'clock. Since the relationship between Lucien and Alice lies in the zone of the "not yet." Or "never." Past and future both seem subject to quite a few risks. "That's what love is, maybe?" And his intervention cuts back across some other in-betweens: mother-Alice, Lucien-Gladys, Alice-her friend ("She already has a friend, one's enough"), tall-short (surveyors). To mention only what we've already seen.

Does his intervention succeed? Or does he begin to harbour a vague suspicion that *she is not simply herself*? He looks for a light. To hide his confusion, fill the ambiguity. Distract her by smoking. She doesn't see the lighter, even though it's right in front of her; instead she calls him into the first bedroom where there must be a light. His familiarity with the house dispels the anxiety. He goes upstairs. She invites him to enjoy her, as he likes. They separate in the garden. On of them has forgotten "her" glasses by the telephone, the other "his" cap on the bed. The "light" has changed places.

He goes back to the place where he works. She disappears into nature. Is it Saturday or Sunday? Is it time for surveying or love? He's confused. There's only one thing to do: pick a fight with a "cop." The desire is compelling enough to make him leave at once.

No more about cops, at least for the time being. He finds himself (they find each other) near the garden. A man in love and a man in love with a woman who lives in the house. The first asks the second or rather the second asks the first, if he can go (back) and see the woman he loves. He is beginning to be frightened, and begs to be allowed... *Afterward*.

Good (common or proper) sense—*any sense of propriety or property*—escapes Lucien. He gives things out, sets them in motion, without counting. Cap, vegetables, consent. Are they his? Do they belong to the others? To his wife? To somebody else's? As for what is his, it comes back to him in the dance. Which does not prevent him from allowing others to take it. Elsewhere.

So he comes (back) in. It's teatime. She... She? She who? Who's she? She (is) an other... looking for a light. Where's a light? Upstairs, in the bedroom, the surveyor the tall one, points out cheerfully. Pleased at last to come across a specific unquestionable, verifiable fact. Pleased that he can prove it (himself) using $a + b$, or $1 + 1$, that is, an element that repeats itself, one that stays the same and yet produces a displacement in the sum; pleased that it's a matter of a series, of a sequence. In short, of a story. Might as well say it's true. That he had already been there. That he... ? That she? Was? Wasn't? She.

For the vegetables no longer prove anything. "I must have eaten them." "I" who? Only the "light" is left. But it isn't there to shore up the argument. And even if it were, no trace of what has happened would remain. As for attesting that the light has moved from here to there, or stating that its current whereabouts are known, or naming Alice's room as the only place it can be found, these are all just claims that depend on "magic."

Alice has never liked occultism. Not that the implausible surprises her. She knows more than anyone about fabulous, fantastic, unbelievable things... But she's always seen what she talks about. She's observed all the marvels first-hand. She's been "in wonderland." She hasn't simply imagined, "intuited." Induced, perhaps? Moreover, from a distance. And across partitions? Going through the looking glass, that's something else again.

ONCE

1960
-1964

Once
was
not
enough
though
once
be
all
there
is
yet
will
is
a
stratum
so
fit
that
what
may
finish
isn't
end

UNE SEQUENCE

1985

TRADUCTION PAR ETHAN ASSOULINE AVEC DEEPL.

Elle a entendu les bruits d'un couple en train de coucher ensemble, puis en se levant ils sont allés dans la douche, de sorte qu'elle les a vus nus avant d'entendre l'eau couler. Les parties de leurs corps qui avaient été couvertes par des vêtements étaient celles de léopards. Pendant la puberté, ses propres organes et sa peau n'étaient pas comme ça mais quand elle a eu son premier rapport sexuel avec un homme il a enlevé ses vêtements et ses organes et sa chair étaient aussi ceux d'un léopard. Elle ressentait déjà du plaisir dans l'activité sexuelle et son corps ne ressemblait pas à celui de ces adultes la faisait jouir facilement ce qui se produisit également lorsqu'elle eut des rapports avec un autre homme quelques mois plus tard.

Lorsque des unions sexuelles avaient lieu entre un frère et une sœur elles n'étaient pas sauvages ou primitives. Elle avait ce sentiment en ayant des rapports sexuels avec des hommes dont les organes étaient ceux de léopards alors que les siens ne l'étaient pas. En marchant quelque part après un de ces épisodes elle en était excitée même si elle n'aurait peut-être pas fait cette comparaison si elle avait réellement eu un frère. Au moins la femme qu'elle avait vue dans la douche avait des parties de léopard. Dans ces épisodes lorsqu'elle a eu des rapports sexuels avec un homme il n'a pas fait de remarque sur le fait qu'elle n'était pas comme ça. Et si les femmes avaient ces caractéristiques qu'elle n'avait pas ça la faisait jouir plus facilement avec lui.

Elle a entendu un autre couple et les a vus par hasard comme elle avait vu le couple sous la douche. La partie nue de la femme étaient comme les siennes et l'homme avait les parties du léopard, si bien qu'elle a eu la même réaction et a joui facilement avec quelqu'un, comme elle l'avait fait avec le sentiment que d'autres femmes avaient les traits du léopard et qu'elle était isolée. L'homme avec lequel elle a couché n'a rien dit qui montre qu'il avait vu une différence en elle et ça l'a fait réagir physiquement. Pourtant d'autres

femmes semblaient avoir des caractéristiques de léopard à l'exception de celle qu'elle avait vue.

Une fois encore il semblait qu'un homme avec lequel elle avait des rapports sexuels était son frère et qu'il était ardent avec elle - mais cela ne lui serait pas venu à l'esprit si elle avait vraiment eu un frère. Cependant son sentiment à son égard était aussi lié au fait qu'elle avait vu une femme enceinte et qu'elle était la seule à l'être. Le fait que la femme ne reçoive pas d'attention ou de remarques sur sa grossesse l'excitait ; cela allait de pair avec son sentiment de jouir facilement et de pourtant ne pas être enceinte avant un certain temps après ce moment.

Elle a également senti qu'elle jouissait facilement, se sentant isolée lorsqu'elle était enceinte car elle avait l'impression que d'autres femmes avaient des organes de léopards. Elles avaient déjà eu des enfants. Elle était la seule à être enceinte et elle a de nouveau vu un couple ensemble, l'homme ayant des parties de léopard et la femme n'ayant pas ces caractéristiques.

Une fois de plus elle a pu jouir car son corps était différent de celui de l'adulte dont certaines parties étaient celles de léopards, et en ayant le sentiment que les femmes qui avaient eu des enfants plus tôt qu'elle et qui n'avaient pas d'enfants plus jeunes aujourd'hui.

Si elle aimait que les autres femmes aient eu des enfants quand elle était enceinte, c'était parce qu'elles étaient là-bas et qu'elle était isolée - et pourtant les gens ne parlaient pas beaucoup de la grossesse ou n'y réagissaient pas. Elle pensait à l'homme jouissant comme lorsqu'elle avait aperçu le couple ensemble - pouvoir jouir avec quelqu'un à un moment différent parce qu'elle avait la sensation d'une femme qu'elle avait vue ayant eu ses enfants plus tôt. Il y avait une différence d'âge, même dix ans, entre l'enfant qu'elle aurait et ceux que les autres femmes avaient eu.

Elle vit par hasard des hommes déshabillés, comme s'ils étaient des garçons - l'un d'eux avait les traits et l'organe d'un léopard et les autres non. Cette différence lui donna l'impression qu'ils étaient tous des garçons, plutôt que seulement ceux qui n'avaient pas les caractéristiques des léopards ce qui la fit jouir facilement avec quelqu'un.

Ce n'était pas l'impression que ces hommes étaient plus jeunes qu'elle, car ils avaient son âge, et elle trouvait les hommes qui n'avaient pas les caractéristiques des léopards aussi séduisants que ceux qui les avaient. Elle avait l'impression qu'ils étaient adultes et

LESLIE SCALAPINO

16

17

qu'elle avait le même âge qu'eux, mais elle avait aussi l'autre impression qui lui permettait de jouir.

Elle a vu un couple enlacé et le sentiment qu'elle a éprouvé à leur égard vient de l'épisode précédent où elle avait vu des hommes nus et avait eu l'impression qu'ils étaient des adolescents. En réalité, elle avait eu l'impression que les hommes qu'elle avait vus étaient des adultes et qu'elle avait le même âge qu'eux. Le couple qu'elle a regardé avait aussi à peu près le même âge qu'elle, l'homme se rendant compte de la présence de quelqu'un d'autre au bout d'un certain temps et jouissant. La femme était heureuse bien qu'elle n'ait pas joui. Elle eut des rapports sexuels avec l'homme qui avait les traits et l'organe d'un léopard et qu'elle avait vu pour la première fois avec le groupe d'hommes qui n'avaient pas ces caractéristiques. Les autres hommes étaient aussi séduisants que lui. Cependant, ayant le sens de la différence entre lui et les autres, elle a trouvé agréable qu'il vienne et pas elle cette fois-là. La même chose s'est produite à une autre occasion avec lui.

Elle a comparé l'homme aux plantes, aux plantes qui ont un aspect nerveux et qui sont immobiles. L'homme a joui alors qu'il avait l'impression d'être retardé dans son départ - comme si le fait d'être ralenti l'avait fait jouir et était excitant, et c'était l'après-midi avec des gens qui se promenaient autour. Il était en retard et devait aller quelque part, et a joui, avec un sentiment de retard et de ralentissement - plutôt que par nervosité.

1985

A SEQUENCE

She heard the sounds of a couple having intercourse and then getting up they went into the shower so that she caught sight of them naked before hearing the water running. The parts of their bodies which had been covered by clothes were those of leopards. During puberty her own organs and skin were not like this though when she first had intercourse with a man he removed his clothes and his

organ and flesh were also a leopard's. She already felt pleasure in sexual activity and her body not resembling these adults made her come easily which also occurred when she had intercourse with another man a few months later.

When sexual unions occurred between a brother and sister they weren't savages or primitive. She had that feeling about having intercourse with men whose organs were those of leopards and hers were not. Walking somewhere after one of these episodes she was excited by it though she might not have made this comparison if she'd actually had a brother. At least the woman she had seen in the shower had a leopard's parts. In these episodes when she'd had intercourse with a man he didn't remark about her not being like that. And if women had these characteristics which she didn't it made her come more easily with him.

She overheard another couple together and happened to see them as she had the couple in the shower. The nude part of the woman was like herself and the man had the leopard's parts so that she had the same reaction and came easily with someone, as she had with a sense of other women having a leopard's traits and herself isolated. The man with whom she had intercourse did not say anything that showed he had seen a difference in her and that made her react physically. Yet other women seemed to have a leopard's characteristics except for this one she'd seen.

Again it seemed that a man with whom she had intercourse was her brother and was ardent with her—but this would not have occurred to her had she really had a brother. Yet her feeling about him was also related to her seeing a woman who was pregnant and was the only one to be so. The woman not receiving attention or remarks on the pregnancy excited her; and went together with her sense of herself coming easily and yet not being pregnant until quite awhile after this time.

She also felt that she came easily feeling herself isolated when she was pregnant since she had the sense of other women having leopards' organs. They had previously had children. She was the only one who was pregnant and again she saw a couple together, the man with leopard's parts and the woman not having these characteristics. Again she could come since her body was different from the adult who had some parts that were leopards, and having the sense of the women having had children earlier than her and their not having younger children now.

18

19

LE PAVILLON D'OR

Her liking the other women to have had children when she was pregnant had to do with having them there and herself isolated—and yet people not saying much about or responding to the pregnancy. She thought of the man coming as when she caught a sight of the couple together—being able to come with someone a different time because she had a sense of a woman she'd seen having had her children earlier. There being a difference of age, even ten years, between a child she'd have and those the other women had had.

She happened to see some men who were undressed, as if they were boys—one of them had the features and organ of a leopard and the others did not. The difference in this case gave her the sense of them being boys, all of them rather than those who didn't have leopards' characteristics and this made her come easily with someone. It was not a feeling of their being a younger age, since the men were her own age, and she found the men who lacked the leopard features to be as attractive as the one who had those features. She had the feeling of them as adults and her the same age as them, yet had the other feeling as well in order for her to come then.

She saw a couple who were entwined together and her feeling about them came from the earlier episode of seeing the men who were nude and having the sense of them being adolescent boys. Really she'd had the sense of the men she'd seen as being adults and herself the same age as them. The couple she watched were also around the same age as herself—the man being aware of someone else's presence after a time and coming. The woman pleased then though she had not come. She had intercourse with the man who had the features and organ of a leopard and whom she had first seen with the group of men who lacked these characteristics. The other men were attractive as he was. Yet having the sense of the difference between him and the others, she found it pleasant for him to come and for her not to come that time. The same thing occurred on another occasion with him.

She compared the man to plants, to the plants having a nervous aspect and being motionless. The man coming when he had the sense of being delayed in leaving—as if being slowed down had made him come and was exciting, and it was during the afternoon with people walking around. He was late and had to go somewhere, and came, with a feeling of delay and retarding—rather than out of nervousness.

TRADUCTION PAR MARC MÉCRÉANT.

Je me rappelle un événement qui se produisit à Kyôto vers la fin de la guerre. Il est presque incroyable ; pourtant, je n'en fus pas le seul témoin : Tsurukawa était avec moi.

Un « jour - sans - électricité », nous allâmes ensemble au Nanzenji ; nous nous y rendions pour la première fois. Traversant l'allée carrossable, nous prîmes la passerelle de bois qui enjambe la rampe du toboggan.

C'était par un clair jour de mai. De toboggan ne fonctionnait plus et la rouille couvrait les rails par lesquels les barques remontaient la pente et qui disparaissaient presque sous les herbes. Des fleurs blanches notamment, en forme de petites croix, frissonnaient sous la brise. Une eau sale et stagnante arrivait jusqu'au pied du plan incliné ; les alignements de cerisiers y plongeaient leur ombre.

De notre passerelle, nous laissions nos regards errer distraitement sur la face des eaux. Entre tous mes souvenirs du temps de guerre, ce sont de telles brèves minutes d'abandon qui m'ont laissé l'impression la plus vive. Je les retrouve dans leur éparpillement, ces brèves minutes de paresseuse distraction, comme des trouées de ciel bleu dans les nuages... Mais ces instants-là, je m'étonne de les revivre avec autant de netteté, comme des souvenirs de poignante volupté.

« Bien, hein ? » dis-je en souriant, sans trop penser à ce que je disais. Tsurukawa acquiesça d'un grognement et me regarda, lui aussi, eu souriant. Nous éprouvions l'un et l'autre le sentiment très vif que ces quelques heures nous appartenaient.

En bordure de la large allée semée de gravier courait une rigole d'eau vive où de magnifiques algues se pliaient aux caprices du courant. Bientôt, la fameuse « Porte Monumentale » nous barra la route et la vue.

Il n'y avait pas âme qui vive dans l'enceinte du temple. Sur la verdure nouvelle tranchait l'éclat des tuiles de la pagode, pareilles à de gigantesques livres inclinés montrant seulement leur dos couleur de vieil argent. Quel sens pouvait bien avoir la guerre en un pareil instant? En

certaines lieux, à de certaines heures, la guerre m'apparaissait comme un bizarre phénomène psychique sans existence ailleurs que dans conscience humaine. C'était peut-être du haut de cette porte que, jadis, Ishikawa Goémon le voleur avait, un pied sur le parapet, admiré sous lui les fleurs de cerisier s'étendant à perte de vue. Nous nous sentions l'âme enfantine et, bien qu'en cette saison les cerisiers n'eussent plus que des feuilles, nous eûmes l'idée d'aller contempler le paysage comme Goémon l'avait contemplé. Nous acquittâmes le droit d'entrée — modique — et montâmes le raide escalier de bois aux degrés tout noircis. Sur la dernière plate-forme, Tsurukawa se cogna la tête au plafond qui était fort bas, j'éclatai de rire, mais bientôt me cognai aussi. Nous fîmes encore une fois le tour, reprîmes notre ascension et débouchâmes enfin tout en haut.

De nous sentir tout à coup au grand air, devant ce panorama immense, au sortir de l'escalier aussi étroit qu'un terrier, nous communiqua une sorte de tension fort agréable. Nous restâmes un moment à contempler les feuillages des cerisiers et des pins, le parc du temple Heian tortueusement déployé dans le lointain, derrière les rangées de maisons, et, au-delà de l'agglomération, le cirque des collines baignées de brume, Arashiyama, et, plus au nord, Kibune, Minoura, Kompira... Après avoir rassasié nos yeux de ce paysage, nous retirâmes nos chaussures avant de pénétrer, remplis de respect, comme de vrais novices, dans le bâtiment. C'était une salle obscure dont vingt-quatre nattes de paille formaient le sol. Au centre, une statue de Shâkya-Mouni ; les prunelles d'or de seize disciples du Maître brillaient dans l'ombre épaisse. Nous étions dans la « Tour des Cinq Phénix ».

De Nanzenji appartenait à la même secte Rinzaï que le temple du Pavillon d'Or ; toutefois, ce dernier était affilié à l'école Sôkokuji tandis que l'autre était la maison mère de l'école Nanzenji. En d'autres termes, nous étions dans un temple de la même secte que nous, mais d'une école différente. Cependant, comme deux collégiens ordinaires, notre vade-mecum à la main, nous promenâmes nos regards sur les peintures du plafond dont les coloris saisissants sont attribués au pinceau de Tan'yû Morinobuix, de l'école de Kano, et à Hôgen

Tokuetsux, de l'école de Tosa. On voyait d'un côté un vol d'anges musiciens jouant du biwa et de la flûte. Ailleurs, un Kalavinka battait des ailes en présentant avec son bec une pivoine blanche : c'est le mélodieux oiseau qu'on dit vivre dans l'Inde sur la « Montagne des Neiges » et qui a un buste de femme bien en chair. Et puis, juste au milieu du plafond, un phénix, frère de l'auguste oiseau d'or perché au sommet de notre temple et pourtant fort différent en ce qu'il ressemblait à un somptueux arc-en-ciel.

Devant la statue de Shâkya-Mouni, nous nous mîmes à genoux en joignant dévotement les mains. Il nous parut dur de quitter le belvédère. Nous nous appuyâmes, du côté du sud, à la rampe de l'escalier par lequel nous étions montés. J'avais l'impression d'apercevoir quelque part une splendide et délicate spirale colorée, prolongement sans doute des éclatants coloris que je venais de voir aux peintures du plafond. Cette accumulation de riches couleurs, c'était comme si l'oiseau Kalavinka se cachait quelque part dans les branches des pins ou parmi les feuilles nouvelles, et laissait fugitivement entrevoir un coin de ses somptueuses ailes.

Mais ce n'était pas cela. Au-dessous de nous, de l'autre côté du chemin, il y avait l'ermitage de Tenju. Un sentier fait de dalles carrées dont seuls les angles se touchaient sinuait à travers un jardin planté, le plus simplement du monde, d'arbres bas et paisibles, et menait à une vaste pièce dont les portes coulissantes étaient grandes ouvertes. On voyait tout l'intérieur, l'alcôve, les étagères à plans décalés. On y devait souvent offrir le thé à des hôtes de marque ou le louer pour la cérémonie du thé ; un éclatant tapis rouge couvrait le sol. Une jeune femme était assise. Et ce qu'en fait mes yeux avaient aperçu, c'était elle.

Pendant la guerre, jamais il n'arrivait de rencontrer une femme en kimono à longues manches, aussi éclatant que celui-là. Sortir ainsi vêtu eût été courir le risque de se faire durement censurer et d'avoir à faire demi-tour. Tant cette robe était splendide ! Je ne pouvais apercevoir le détail, mais sur un fond bleu pâle étaient peintes et brodées des fleurs variées, tandis que scintillaient les fils d'or de la ceinture : on eût presque pu dire, en forçant un peu, que cette robe répandait autour d'elle de la lumière. A la voir si impeccablement assise, avec son blanc profil sculpté en relief, on était dans le doute si cette belle jeune femme était vraiment vivante.

Je dis en bégayant abominablement : Est-elle vivante — ou non ?

— Je me le demande aussi. On dirait une poupée ! » répondit Tsurukawa qui, plaqué contre la balustrade, ne la quittait pas des yeux.

A ce moment surgit du fond de la pièce un jeune officier en uniforme. Après les salutations conformes à l'étiquette, il prit place vis-à-vis d'elle, à quelque distance. Tous deux restèrent un moment assis face à face très paisiblement.

La femme se leva et disparut sans bruit dans l'ombre du corridor. Quelques instants plus tard, elle revint, portant cérémonieusement une tasse de thé. Une légère brise balançait ses longues et larges manches. Agenouillée en

THE TEMPLE OF THE GOLDEN PAVILLION

TRANSLATED BY IVAN MORRIS.

I remember an episode that took place in Kyoto towards the end of the war. It was something quite unbelievable, but I was not the only witness. Tsurukawa was next to me.

One day when the power supply was cut off, Tsurukawa and I went to visit the Nanzen Temple together. This was our first visit to the Nanzen Temple. We crossed the wide drive and went over the wooden bridge that spanned the incline where boats used to be launched.

It was a clear May day. The incline was no longer in use and the rails that ran down the slope were rusty and almost entirely overgrown with weeds. Amid the weeds, delicate little cross-shaped flowers trembled in the wind. Up to the point where the incline started, the water was dirty and stagnant, and the shadows of the rows of cherry trees on our side of the water were thoroughly immersed in it.

Standing on the small bridge, we gazed absently at the water. Amid all one's wartime memories, such short absent moments leave the most vivid impression. These brief moments of inactive abstraction lurked everywhere, like patches of blue sky that peep through the clouds. It is strange that a moment like this should have remained clearly in my mind, just as though it had been an occasion of poignant pleasure.

"It's pleasant, isn't it?" I said and smiled inconsequentially.

"Uh," replied Tsurukawa, and he too smiled. The two of us felt keenly that these few hours belonged to us.

Beside the wide gravelled path ran a ditch full of clear water, in which beautiful water plants were swaying with the flow. Soon the famous Sammon Gate reared itself before us. There was not a soul to be seen in the temple precincts. Among the fresh verdure, the tiles of the temple roof shone luxuriantly, as though some great smoked-silver book had been laid down there. What meaning could war have at this moment? At a certain place, at a certain time, it seemed to me that war had become a weird spiritual incident having no existence outside human consciousness.

face de l'homme, elle lui présenta le thé. La chose faite dans les règles, elle retourna s'asseoir à sa place. L'homme dit quelque chose, mais ne toucha pas encore au thé. Ces minutes me parurent étrangement longues, étrangement tendues. La femme inclinait très bas un front plein de déférence.

C'est alors que l'incroyable se produisit. Sans rien changer à sa pose parfaitement protocolaire, la femme, tout à coup, ouvrit le col de son kimono. Mon oreille percevait presque le crissement de la soie frottée par l'envers raide de la ceinture. Deux seins de neige apparurent. Je tins mon souffle. Elle prit dans ses mains l'une des blanches et opulentes mamelles et je crus voir qu'elle se mettait à la pétrir, l'officier, toujours agenouillé devant sa compagne, tendit la tasse d'un noir profond. Sans prétendre l'avoir, à la lettre, vu, j'eus du moins la sensation nette, comme si cela se fût déroulé sous mes yeux, du lait blanc et tiède giclant dans le thé dont l'écume verdâtre emplissait la tasse sombre — s'y apaisant bientôt en ne laissant plus traîner à la surface que de petites taches —, de la face tranquille du breuvage troublé par la mousse laiteuse.

L'homme éleva la tasse et but jusqu'à la dernière goutte cet étrange thé. La femme replaça ses seins dans le kimono.

Le dos raidi, nous regardions, fascinés. Plus tard, à repenser méthodiquement la chose, il nous parut qu'il devait s'agir de la cérémonie d'adieux d'un officier sur le point de partir au front et de la femme qui lui avait donné un enfant. Mais sur le moment, nous étions trop bouleversés pour trouver une explication quelconque. Si tendus étaient nos regards, nous n'eûmes pas le loisir de remarquer que le couple avait disparu de la pièce où ne restait plus que le grand tapis rouge.

Le blanc relief de ce profil... Cette incomparable et blanche poitrine... La femme disparue, une idée m'obséda tout le reste du jour, et le jour suivant, et le lendemain encore : l'idée que cette femme était Uiko resuscitée et personne d'autre.

Perhaps it was on top of this Sammon Gate that the famous robber of old, Ishikawa Goémon, had placed his feet on the railing and enjoyed the sight of flowers below in their full blossom. We were both in a childish mood and, although it was already the season in which the cherry trees have lost their blossoms and are covered in foliage, we thought that we should enjoy seeing the view from the same position as Goémon. We paid our small entrance fee and climbed the steep steps whose wood had now turned completely black. In the hall at the top, where religious dances used to be performed, Tsurukawa hit his head on the low ceiling. I laughed and immediately afterwards bumped my own head. We both made another turn climbed to the head of the stairs and emerged on top of the tower.

It was a pleasant tension, after climbing the stairs, which were as cramped as a cellar, to feel our bodies suddenly exposed to the wide outside scene. We stood there for a time gazing at the cherry trees and the pines, at the forest of the Heian Shrine that stretched tortuously in the distance beyond the rows of buildings, at the form of the mountain ranges—Arashiyama, Kitanokata, Kifune, Minoura, Kompira—all of them rising up hazily at the extremities of the streets of Kyoto. When we had satisfied ourselves with this, we removed our shoes and respectfully entered the hall like a couple of typical acolytes. In the dark hall twenty-four straw mats were spread out on the floor. In the centre was a statue of Sâkamuni, and the golden eyes of sixteen Arhants gleamed in the darkness. This was known as the Gohoro or the Tower of the Five Phoenixes.

The Nanzen Temple belonged to the same Rinzaï sect as the Golden Temple, but whereas the latter adhered to the Sokokuji school, this was the headquarters of the Nanzenji school. In other words, we were now in a temple of the same sect as our own but of a different school. We stood there like two ordinary middle-school students, with a guide book in our hands, looking round at the vividly coloured paintings on the ceiling, which are attributed to Tanya Morinobu of the Kano school and to Hogan Tokuetso of the Tosa school. On one side of the ceiling were paintings of angels flying through the sky and playing the flute and the ancient Biwa. Elsewhere, a Kalavinka was fluttering about with a white peony in its beak. This was the melodious bird that is described in the sutras as living on Mount Session: the upper part of its body is that of the plump girl and its lower part has a bird's form.

In the centre was the bird on the summit of the Golden Temple; but this one was like a gorgeous rainbow, utterly different from that solemn golden bird with which I was so familiar.

Before the statue of Sâkamuni we knelt down and folded our hands in prayer. Then we left the hall. But it was hard to drag ourselves down from the top of the tower. We leaned against the railing facing south by the top of the steps that we had climbed. I felt as though somewhere I could see a small, beautiful, coloured spiral before my eyes. It must have been an after-image of the magnificent colours that I had just seen on the ceiling paintings. This feeling that I had of a condensation of rich colours was as though that Kalavinka bird were hiding somewhere amid those young leaves or on some branches of those green pines that spread out everywhere below, and as though it were letting me glimpse a corner of its splendid wings.

But it was not so. Across the road below us was the Tenju Hermitage. A path, paved with square stones, of which only the corners touched each other, bent its way across a garden, where low, peaceful trees had been planted in a simple style, and led to a large room with wide-open sliding-doors. One could see every detail of the alcove and of the staggered shelves in the room. A bright-scarlet carpet was spread out on the floor: evidently the room was frequently used for tea dedications and rented for tea ceremonies. A young woman was sitting there. It was she that had been reflected in my eyes. During the war one never saw a woman dressed in such a brilliant, long-sleeved kimono as she was wearing. Anyone who went out dressed as she was would almost certainly be rebuked for lack of patriotic sobriety and would have to return home and change. So gorgeous was her form of dress, I could not see the details of the pattern, but I noticed that flowers were painted and embroidered on a pale blue background, almost as though the surrounding air were illuminated by the brilliance of her costume. The beautiful young woman was sitting on the floor in a position of perfect elegance; her pale profile stood out in relief as if it were carved, and at first I could not help wondering whether she was really a living person.

"Good heavens!" I said, stuttering badly. "Can she really be alive?"

"That's just what I was thinking. She's exactly like a doll, isn't she?" replied Tsurukawa, who stood leaning heavily against the railing without taking his eyes off the woman.

Just then a young army officer appeared in uniform from the back of the room. He sat down with stiff formality a few feet away from the woman and faced her. For a while the two of them sat facing each other quietly.

The woman stood up and disappeared silently into the darkness of the corridor. After a time, she returned holding a teacup in her hands; her long sleeves swayed to and fro in the breeze. She knelt directly in front of the man and offered him the tea. Having presented him with the teacup according to etiquette, she returned to her original place. The man said something. He still did not drink the tea. The moment that followed seemed strangely long and tense. The woman's head was deeply bowed.

It was then that the unbelievable thing happened. Still sitting absolutely straight, the woman suddenly loosened the collar of her kimono. I could almost hear the rustling of silk as she pulled the material of her dress from under the stiff sash. Then I saw her white breasts. I held my breath. The woman took one of her full white breasts in her own hands. The officer held out the dark, deep coloured teacup, and knelt before her. The woman rubbed her breast with both hands.

I cannot say that I saw it all, but I felt distinctly, as though it had all happened directly before my eyes, how the white warm milk gushed forth from her breast into the deep-green tea which foamed inside that cup, how it settled into the liquid, leaving white drops on the top, how the quiet surface of the tea was made turbid and foamy by that white breast.

The man held the cup to his mouth and drank every drop of that mysterious tea. The woman hid her full breast in the kimono.

Tsurukawa and I gazed tensely at the scene. Later when we examined the matter systematically, we decided that this must have been a farewell ceremony between an officer who was leaving for the front and the woman who had conceived his child. But our emotions at that moment made any logical explanation impossible. Because we were staring so hard, we did not have time to notice that the man and woman had gone out of the room, leaving nothing but the great red carpet.

I had seen that white profile of hers in relief and I had seen her magnificent white breast. After the woman left, I thought persistently of one thing during the remaining hours of that day and also during the next day and the day after. I thought that this woman was none other than Uiko, who had been brought back to life.

EXCESS, THE FACTORY

TRANSLATED BY JULIE CARR AND JENNIFER PAPP.

You make cables near the window, cables of different colors. You roll them into coils. Light is there, space is soft. You come, go. Corridors, oblivion.

You make cables near the window. Extreme tension. The sky, and the cables, this shit. You are seized, gripped by the cables, the sky. There is nothing else.

All space is occupied : all has become waste. Skin is dead. Teeth bite an apple, a sandwich. You absorb. The gaze sticks to everything like a fly.

You work nine hours, making holes in parts with a machine. You place the part, bring down the lever, take out the part, and raise the lever again. There's paper everywhere. Time is outside, in things.

— — —

The courtyard, crossing it. A factory courtyard's absolute nostalgia. You walk between formless walls. Sheets of metal, soft and fat. What interest, what interest. This wire on the ground. No one knows the trouble I see. You go looking for something. You absorb everything. You go, you go down. You see others doing things. You are alone, in your gestures. You walk, you feel yourself walking. You are inside. You feel each movement, you unfold, you walk.

You eat caramels, your teeth are stuck together. Before going in, you go to the cafe. You look at yourself in the mirror above the counter. The jukebox always plays Those were the days, my love, ah yes those were the days.

LESLIE KAPLAN

30

L'EXCES - L'USINE

On fait des câbles près de la fenêtre. Les câbles ont beaucoup de couleurs, on les enroule en circuits. Il y a de la lumière, l'espace est mou. On va, on vient. Couloirs, oubli.

On fait des câbles près de la fenêtre. Tension extrême. Le ciel, et les câbles, cette merde. On est saisie, tirée par les câbles, le ciel. Il n'y a rien d'autre.

Tout l'espace est occupé tout est devenu déchet. La peau est morte. Les dents mordent une pomme, un sandwich. On absorbe, le regard se colle à tout comme une mouche.

On travaille neuf heures, on fait des trous dans des pièces avec une machine. On met la pièce, on descend le levier, on sort la pièce, on remonte le levier. Il y a du papier partout. Le temps est dehors, dans les choses.

— — —

La cour, la traverser. Nostalgie absolue d'une cour d'usine. On circule entre des parois informes. Tôle, mou et gras. Quel intérêt, quel intérêt. Ce fil par terre. Personne ne peut savoir le malheur que je vois. On est partie chercher. On absorbe tout. On va, on descend. On voit les autres faire. On est seule, on est dans ses gestes. On marche, on se sent marcher. On est à l'intérieur. On sent chaque mouvement, on se déplie, on marche.

On mange des caramels, on a les dents collées. Avant d'entrer, on boit un coup au café. On se regarde dans la glace au-dessus du comptoir. Le juke-box joue toujours Those were the days, my love, ah yes those were the days.

LESLIE KAPLAN

31

**SI JE MURS SUR LA 1970
ROUTE / IF I DIE ON
THE ROAD / SI MUERO
EN LA CARRETERA**

TRADUCTION FRANCAIS PAR MARTIN ZÍCARI, CYRIAQUE VILLEMAUX,
AND SLOW READING CLUB. ENGLISH TRANSLATION BY MARTIN
ZÍCARI, ALEX REYNOLDS, AND SLOW READING CLUB.

I

Si je meurs sur la route ne déposez pas de fleurs.
Si sur la route je meurs ne déposez pas de fleurs.
Sur la route ne déposez pas de fleurs si je meurs.
Ne déposez pas si je meurs fleurs sur la route.
Ne déposez pas sur la route fleurs si je meurs.
Pas de fleurs sur la route si je meurs déposez.
Pas de fleurs sur la route déposez si je meurs.
Si je meurs pas de fleurs sur la route déposez.
Si fleurs je me meurs sur la route ne déposez pas.
Fleurs si je meurs ne pas sur la route déposez.
Si fleurs je meurs déposez sur la pas route.
Fleurs si déposez je meurs sur pas la route.
Je meurs si déposez fleurs la sur moi sur route.
La je meurs sur si déposez pas route.
Si fleurs je meurs déposez sur la pas route.
Fleurs si déposez je meurs sur pas la route.
Si je meurs sur les fleurs ne déposez pas sur la route.
Si fleurs je meurs ne déposez pas sur la route.
Si sur la route fleurs ne déposez pas si je meurs.
Si sur le je meurs ne déposez pas sur la route fleurs.

II

Partant dans un vieux tacot, dans un tas de tôle
je pars sur la route ;
je pars, je pars allant sur la route.
Je pars vers un jardin de fleurs qui est sur la route,
je pars dans un vieux tacot, dans un tas de tôle
je pars leur acheter des fleurs à mes morts,
mais ne déposez pas de fleurs si je meurs sur la route.

III

Si je meurs sur la route vous m'enterrez dans le jardin
qui est sur la route, mais ne déposez pas de fleurs,
quand on arrive à sa fin allant sur la route
à ce on vous ne déposez pas de fleurs de ce jardin ni d'un
autre.

IV

Si je meurs, si je ne meurs pas,
si je meurs parce que je ne meurs pas
si je ne meurs pas parce que je meurs.
Si je meurs sur la route.
Si je ne meurs pas mais sur la route si je meurs.
Si je meurs parce que je ne meurs pas sur la route.
Si je ne meurs pas parce que je meurs sur la route.
ne déposez pas de f, ne déposez pas de l, ne déposez pas
de e,
ne déposez pas de u, ne déposez pas de r, ne déposez pas
de s,
ne déposez pas de fl, ne déposez pas de eurs,
si je meurs sur la r.

I

If I die on the road lay me no flowers.
If on the road I die lay me no flowers.

On the road lay me no flowers if I die.
Lay me not if I die flowers on the road.
Lay me not on the road flowers if I die.
No flowers on the road if I die lay me.
No flowers on the road lay me if I die.
If I die no flowers on the road lay me.
If flowers I die on the road lay me not.
Flowers if I die not on the road lay me.
If flowers I die lay on me the not road.
Flowers if lay I die me on not the road.
I die if lay flowers the on me on road.
The I die on if lay not me road.
If flowers I die lay on me the not road.
Flowers if lay I die me on not the road.
If I die on the flowers lay me not on the road.
If flowers I die lay me not on the road.
If on the road flowers lay me not if I die.
If on the I die lay me not on the road flowers.

II

Going in a rust bucket, in a tin heap,
I'm going on the road.
I'm going, getting going on the road
I'm going to a flower garden that is by the road.
I'm going in a rust bucket, in a tin heap,
going to buy flowers for my dead.
But lay me no flowers if I die on the road.

III

If I die on the road bury me in the garden
that is by the road, but lay no flowers for me.
When one meets their end on the road
One has no flowers laid for them from that or any other
garden.

IV

If I die, if I don't die,
 If I die because I don't die.
 If I don't die because I die.
 If I die on the road.
 If I don't die but on the road I do die.
 If I die because I don't die on the road.
 If I don't die because I die on the road.
 Lay me no f, lay me no l, lay me no o,
 Lay me no w, lay me no e, lay me no r, lay me
 no s.
 Lay me no flo, lay me no wers,
 If I die on the r.

I

Si muero en la carretera no me pongan flores.
 Si en la carretera muero no me pongan flores.
 En la carretera no me pongan flores si muero.
 No me pongan si muero flores en la carretera.
 No me pongan en la carretera flores si muero.
 No flores en la carretera si muero me pongan.
 No flores en la carretera me pongan si muero.
 Si muero no flores en la carretera me pongan.
 Si flores me muero en la carretera no me pongan.
 Flores si muero no en la carretera me pongan.
 Si flores muero pongan en me la no carretera.
 Flores si pongan muero me en no la carretera.
 Muero si pongan flores la en me en carretera.
 La muero en si pongan no me carretera.
 Si flores muero pongan en me la no carretera.
 Flores si pongan muero me en no la carretera.
 Si muero en las flores no me pongan en la carretera.
 Si flores muero no me pongan en la carretera.
 Si en la carretera flores no me pongan si muero.
 Si en el muero no me pongan en la carretera flores.

II

Voy en cacharrito, en una cafetera,
 yo voy por la carretera;
 yo voy, voy yendo por la carretera.
 Yo voy a un jardín de flores que está por la carretera,
 yo voy en un cacharrito, en una cafetera,
 voy a comprarle flores a mis muertos,
 pero no me pongan flores si muero en la carretera.

III

Si muero en la carretera me entierran en el jardín
 que está por la carretera, pero no me pongan flores,
 cuando uno tiene su fin yendo por la carretera
 a uno no le ponen flores de ése ni de otro jardín.

IV

Si muero, si no muero,
 si muero porque no muero
 si no muero porque muero.
 Si muero en la carretera.
 Si no muero pero en la carretera si muero.
 Si muero porque no muero en la carretera.
 Si no muero porque muero en la carretera,
 no me pongan f, no me pongan l, no me pongan o,
 no me pongan r, no me pongan e, no me pongan s,
 no me pongan flo, no me pongan res,
 si muero en la c.

BING

Tout su tout blanc corps nu blanc un mètre jambes collées comme cousues. Lumière chaleur sol blanc un mètre carré jamais vu. Murs blancs un mètre sur deux plafond blanc un mètre carré jamais vu. Corps nu blanc fixe seuls les yeux à peine. Traces fouillis gris pâle presque blanc sur blanc. Mains pendues ouvertes creux face pieds blancs talons joints angle droit. Lumière chaleur faces blanches rayonnantes. Corps nu blanc fixe hop fixe ailleurs. Traces fouillis signes sans sens gris pâle presque blanc. Corps nu blanc fixe invisible blanc sur blanc. Seuls les yeux à peine bleu pâle presque blanc. Tête boule bien haute yeux bleu pâle presque blanc fixe face silence dedans. Brefs murmures à peine presque jamais tous sus. Traces fouillis signes sans sens gris pâle presque blanc sur blanc. Jambes collées comme cousues talons joints angle droit. Traces seules inachevées données noires gris pâle presque blanc sur blanc. Lumière chaleur murs blancs rayonnants un mètre sur deux. Corps nu blanc fixe un mètre hop fixe ailleurs. Traces fouillis signes sans sens gris pâle presque blanc. Pieds blancs invisibles talons joints angle droit. Yeux seuls inachevés donnés bleus bleu pâle presque blanc. Murmure à peine presque jamais une seconde peut-être pas seul. Donné rose à peine corps nu blanc fixe un mètre blanc sur blanc invisible. Lumière chaleur murmures à peine presque jamais toujours les mêmes tous sus. Mains blanches invisibles pendues ouvertes creux face. Corps nu blanc fixe un mètre hop fixe ailleurs. Seuls les yeux à peine bleu pâle presque blanc fixe face. Murmure à peine presque jamais une seconde peut-être une issue. Tête boule bien haute yeux bleu pâle presque blanc bing murmure bing silence. Bouche comme cousue fil blanc invisible. Bing peut-être une nature une seconde presque jamais ça de mémoire presque jamais. Murs blancs chacun sa trace fouillis signes sans sens gris pâle presque blanc. Lumière chaleur tout su tout blanc invisibles rencontres des faces. Bing murmure à peine presque jamais une seconde peut-être un sens ça de mémoire presque jamais. Pieds blancs invisibles talons joints angle droit hop ailleurs sans son. Mains pendues ouvertes creux face jambes collées comme cousues. Tête boule bien haute yeux bleu pâle presque blanc fixe face silence dedans. Hop ailleurs où de tout temps sinon su que non. Seuls les yeux seuls inachevés donnés bleus trous bleu pâle presque blanc seule couleur fixe face. Tout su tout blanc faces blanches rayonnantes bing murmure à peine presque jamais une seconde temps sidéral ça de mémoire presque jamais. Corps nu blanc fixe un mètre hop fixe ailleurs blanc sur blanc invisible cœur souffle sans son. Seuls

les yeux donnés bleus bleu pâle presque blanc fixe face seule couleur seuls inachevés. Invisibles rencontres des faces une seule rayonnante blanche à l'infini sinon su que non. Nez oreilles trous blancs bouche fil blanc comme cousue invisible. Bing murmure à peine presque jamais une seconde toujours les mêmes tous sus. Donné rose à peine corps nu blanc fixe invisible tout su dehors dedans. Bing peut-être une nature une seconde avec image même temps un peu moins bleu et blanc au vent. Plafond blanc rayonnant un mètre carré jamais vu bing peut-être par là une issue une seconde bing silence. Traces seules inachevées données noires fouillis gris signes sans sens gris pâle presque blanc toujours les mêmes. Bing peut-être pas seul une seconde avec image toujours la même même temps un peu moins ça de mémoire presque jamais bing silence. Tombés roses à peine ongles blancs achevés. Longs cheveux tombés blancs invisibles achevés. Invisibles cicatrices même blanc que les chairs blessées roses à peine jadis. Bing image à peine presque jamais une seconde temps sidéral bleu et blanc au vent. Tête boule bien haute nez oreilles trous blancs bouche fil blanc comme cousue invisible achevée. Seuls les yeux donnés bleus fixe face bleu pâle presque blanc seule couleur seuls inachevés. Lumière chaleur faces blanches rayonnantes une seule rayonnante blanche à l'infini sinon su que non. Bing une nature à peine presque jamais une seconde avec image même temps un peu moins toujours le même bleu et blanc au vent. Traces fouillis gris pâle yeux trous bleu pâle presque blanc fixe bing face bing peut-être un sens presque jamais bing silence. Blanc nu un mètre fixe hop fixe ailleurs sans son jambes collées comme cousues talons joints angle droit mains pendues ouvertes creux face. Tête boule bien haute yeux trous bleu pâle presque blanc fixe face silence dedans hop ailleurs où de tout temps sinon su que non. Bing peut-être pas seul une seconde avec image même temps un peu moins œil noir et blanc mi-clos longs cils suppliant ça de mémoire presque jamais. Au loin temps éclair tout blanc achevé tout jadis hop éclair murs blancs rayonnants sans traces yeux couleur dernière hop blancs achevés. Hop fixe dernier ailleurs jambes collées comme cousues talons joints angle droit mains pendues ouvertes creux face tête boule bien haute yeux blancs invisibles fixe face achevés. Donné rose à peine un mètre invisible nu blanc tout su dehors dedans achevé. Plafond blanc jamais vu bing jadis à peine presque jamais une seconde sol blanc jamais vu peut-être par là. Bing jadis à peine peut-être un sens une nature une seconde presque jamais bleu et blanc au vent ça de mémoire plus jamais. Faces blanches sans traces une seule rayonnante blanche à l'infini sinon su que non. Lumière chaleur tout su tout blanc cœur souffle sans son. Tête boule bien haute yeux blancs fixe face vieux bing murmure dernier peut-être pas seul une seconde œil embu noir et blanc mi-clos longs cils suppliant bing silence hop achevé.

Ce soir-là, sans un regard pour l'assistance, je me dirigeai vers la table un peu écartée à laquelle j'avais fini par accoutumer A***, qui m'y attendait. Les résolutions que je n'avais cessé d'agiter en chemin, à sa vue se cristallisèrent de façon inattendue et j'abordai abruptement le sujet qui me tenait à cœur, comme pour m'en débarrasser. Une déclaration d'amour est toujours fastidieuse ; diluer l'exaspération de ma passion dans une formulation circonstanciée, rendre compte discursivement de l'intolérable confusion que provoquait en moi un immédiat désir qui ne souffrait ni retard ni explication, tant son urgence me tenaillait, excéda ma patience. Mes intentions étaient claires, mes paroles ne parvenaient qu'à les embrouiller et voiler d'incohérence. J'alternai sans suite des bribes de narration, des comptes rendus de mes monologues intérieurs, des syllogismes et des images, passant sans transition de l'argot au beau style et du trivial à l'abstrait sans jamais trouver le ton ni le genre adéquats à rendre mon propos. A*** considérait avec surprise cet accès inédit de volubile et confuse violence.

Sa réponse à une déclaration que je me révélais incapable d'articuler fut cependant claire. Elle se résumait en substance à cette sentence : « Tu ne dois pas m'aimer », signifiant que l'objet de ma passion était indigne et que la forme que j'entendais donner à celle-ci serait fort dommageable à notre relation. Pour sa part, son attitude avait toujours consisté à se garder des attaches passionnelles qu'établissent la chair, et qui une fois rompues par le malheur, la trahison ou le hasard jettent dans des excès préjudiciables de douleur. En conséquence, la sagesse ordonnait de renoncer à l'idée d'une possession qui n'eût pu qu'exacerber mon trouble et nous interdire de revenir par la suite à cette honnête amitié, gage de stabilité, et à laquelle nous devons nous cantonner.

Cette réponse, par le genre des arguments dont A*** justifiait son refus, eût pu me désespérer ; elle ne fit qu'accentuer encore la violence

impérative de mon désir. J'avais là matière à disputer. Toutes les raisons invoquées et la conception de l'amour qu'elles supposaient me parurent mauvaises, et j'entrepris de le prouver. Elles n'étaient que prétexte, je voulais la vérité, je tempêtai, rusai pour l'obtenir, et voyant qu'on me la dérobait, j'en conclus avec impertinence qu'elle devait m'être favorable. Nous passâmes la soirée à disserter, disputer des mauvaises fables qui illustraient son refus, et des bonnes raisons de mon désir. J'en modulai sur tous les tons l'absolue exigence et la légitimité.

A*** de son côté se retrancha derrière une modération qui jurait avec son emportement habituel. L'inversion ce soir-là fut complète : je me fis démon, A*** empruntant symétriquement le masque d'ange que j'abandonnais. Son argument final, au seuil de l'Eden jusqu'où je l'accompagnai, fut de cet ordre : « Je tiens à ton amitié et une liaison d'ordre charnel l'anéantirait irrémédiablement ; il ne faut donc pas m'aimer car une telle liaison serait infernale. Ne me demande pas ce que je ne puis te donner sans risquer de te décevoir. » Je ne rapporte là ni les termes exacts de sa plaidoirie – les siens étaient bien plus triviaux –, ni le mouvement de sa logique personnelle – beaucoup moins net. Et je ne puis les rapporter pour une raison simple : c'est que jamais A*** ne formulait de rapport entre des sentences successives. D'une masse inordonnée de phrases entendues, de notations et de raisonnements partiels, j'extrayais une formulation, assemblage de propositions synthétiques que je lui soumettais pour en vérifier l'adéquation à sa pensée. Ainsi par exemple de propos émis à plus d'une heure d'intervalle : « Si j'accepte de coucher avec toi, ce sera plus pareil ensuite » et « J'ai mauvais caractère, personne ne me supporte longtemps » et « On peut pas coucher ensemble, on va finir par se battre parce que personne ne voudra se laisser dominer », je conclusais implicitement que A***, voyant dans l'amour un rapport de force, ne pouvait penser une liaison de cet ordre que sous les traits d'un affrontement menant irrémédiablement à une rupture violente. Il me fallait à chaque instant traduire, ordonner pour moi-même ses paroles afin qu'elles me fussent intelligibles. Ajoutons à cet éparpillement du propos quelques méprises qui trouvaient leur source dans la différence des langues maternelles, et l'on percevra la difficulté de mon entreprise.

Cette résistance, même malaisée à cerner puis réduire, ne me désarma pas : je persévérerai et, des semaines durant, revins à la charge, tâchant de lui prouver par tous les biais imaginables et tous les moyens possibles que succomber à mes instances et passer à l'acte, bien loin de l'anéantir, ne ferait qu'approfondir et renforcer notre affection. J'insistai, tactiquement, sur ce fait surprenant : qu'en son attitude aussi peu de

pruderie pût cohabiter avec une telle rigidité morale, qu'une insouciance exhibition du corps pût côtoyer une aussi forte contemtion et suspicion portée sur la chair, en un mot, qu'en son comportement autant d'excès apparents pussent aller de pair avec une telle modération et sagesse. A***, bien loin de se fâcher de mon entêtement ou de se froisser de mes insistances, s'en amusa. C'était bon signe. La variété de ma plaidoirie l'étonnait sans doute ; on peut dépenser des trésors de rhétorique, d'imagination et de persuasion à fin de convaincre quelqu'un de coucher avec soi, visée fort commune et de pauvre intérêt si l'on veut bien y songer froidement. Mais voilà, le prix que je semblais attacher à sa conquête, mesuré à l'aune de l'énergie et de l'ingéniosité que je dépensais, était assez élevé pour être flatteur. Ce qui avait dû à l'origine lui sembler une passagère flambée de concupiscence, en durant, prenait figure considérable.

Nos conversations téléphoniques quotidiennes n'étaient plus occupées qu'à un jeu : la reconstruction hypothétique de notre relation, à supposer que A*** accédât à mes désirs. Nous nous opposions des chimères, des visions et des tableaux. L'objet de cette projection : comment accorder sans drame, dans la promiscuité qu'entraînerait une liaison que nous ne voulions pas passagère, mais bien investie de stable affection, des goûts, des tendances et des genres qui, nous le constations tous les jours un peu plus, différaient radicalement ? Nous discutons de tout et jusque dans les détails les plus mineurs. Vivrions-nous ensemble ? Et si oui, quelle serait la répartition des tâches matérielles ? Ferions-nous lit à part, nous préservant ainsi de l'ennui d'une conjugalité convenue ? Et sinon, quel type de literie adopterions-nous ? A*** penchait pour le classique système draps-couverture et moi pour le rationnel usage de la couette.

Le lent travail de cette fiction qui, ne reculant devant le ridicule ou la trivialité d'aucun détail, prenait les traits minutieux de la familiarité, apprivoisait lentement A*** à la possibilité d'une telle liaison. Son incongruité, son danger se dissolvaient dans la quiétude apaisante de la fable. La répétition, l'habitude excluent l'excès, elles le désamorcent ; A*** n'imaginait plus systématiquement le pire, ne prédisait plus de désastres : ses scénarios se firent moins catastrophiques. L'union, à force de simulation, ne parut plus tout à fait impensable. Le jeu du « et si » usa ses préventions ; imaginativement déjà, tous les jours, nous nous appartenions ; mon désir voyait sa réalisation dans une feinte, s'éprouvait dans la fiction.

TRANSLATED BY EMMA RAMADAN.

That evening, without a glance at the audience, I steered myself toward a table tucked to the side where I always insisted on sitting, and where A*** was waiting for me. The proclamations that I had debated nonstop en route crystallised unexpectedly at the sight of A***, and I abruptly broached the subject close to my heart, as if to get it out of the way. A declaration of love is always tedious; it exceeded my patience to dilute the exasperation of my passion in a detailed statement, to represent discursively the unbearable confusion of my immediate desire—tolerating neither delay nor explanation, so much did its urgency torment me. My intentions were clear; my speech only muddled and veiled them in incoherence. I was alternating aimlessly between snippets of narration, the minutes of my interior monologue, syllogisms and images, passing without transition from slang to high style and from the trivial to the abstract without ever finding the right tone or genre in which to deliver my words. A*** was taken aback by this unprecedented bout of garrulous, confused violence.

A***'s response to the declaration I proved incapable of making was, however, perfectly clear. It could be summarised with a simple verdict: "You must not love me"—an attempt to claim that A*** was unworthy of my passion and that it would damage our friendship. A***'s propensity had always been to refrain from passionate attachments of the flesh, attachments that, once broken by misfortune, betrayal, or accident, resulted in prejudicial excess of sadness. Consequently, A*** thought it wise to disavow the idea of amorous possession, which could do nothing but exacerbate my confusion and forbid us from returning thereafter to that honest friendship, that guarantee of stability, to which we would be better of confining ourselves. That response, the arguments used to justify A***'s refusal, were attempts to disorient me; in fact they did nothing but accentuate the imperative violence of my desire. They also left room for debate. All of the notions of love A***'s reasoning invoked seemed erroneous to me, and I set about proving it. Those reasons were only a pretext; I wanted the truth. I was ranting, using cunning to obtain it,

and seeing that the facts were being concealed from me, I brazenly concluded that they must have been in my favour. We spent the night discussing, disputing the erroneous fables used to justify A***'s refusal, and the valid reasons for my desire. Through every tone I modulated the absolute demand and legitimacy of my passion.

In return, A*** took refuge behind a moderation far from the habitual impulsiveness to which I was accustomed. That night the inversion was complete: I made myself into a demon, and A*** symmetrically put on the mask of the angel that I had abandoned. A***'s final argument, pronounced on the threshold of the Eden, was of this order: "I rely on your friendship, and a physical relationship would annihilate it irremediably; so you must not love me, for such a relationship would be hellish. Don't ask of me what I am unable to give you without the risk of letting you down." I relate neither the exact terms of this plea—they were much more trivial—nor the precise progression of A***'s personal logic, which was much less clearly defined. And I cannot relate them simply because A*** never formulated a link between successive sentences. From an unorganised mass of statements, of partial notes and arguments, I managed to extract a line of reasoning, a collection of synthetic propositions that I subsequently reiterated to verify their accuracy. For example, the following statements, made more than an hour apart: "If I agree to sleep with you, things won't be the same afterward;" and , "I'm ill-tempered, no one tolerates me for long;" and, "We can't sleep together, we'll end up fighting because neither one of us will want to let the other take the lead." I concluded implicitly that A***, only able to imagine love as a system of power relations, could only envisage our relationship as a battle, leading irremediably to a violent rupture. I had to translate and arrange every word so that they became intelligible to me. Add to this some misunderstandings stemming from different mother tongues, and perhaps one can grasp the difficulty of my enterprise.

This resistance, despite being hard to define, did not disarm me: I persevered and I kept at it for weeks, trying to prove to A*** through every means imaginable that to succumb to my pleas and do the deed, far from destroying our affection, would only deepen and reinforce it. I insisted, tactically, on this shocking fact: A***'s not-so prudish attitude could coexist with my moral rigidity, and a carefree practice of bodily exhibition could rub shoulders with an equally strong contempt and suspicion of the flesh. In other words, that A***'s excesses could go hand in hand with my moderation and decorum. Far from being enraged by my obstinacy or taking offence at my incessant urging, A*** found it all quite amusing. This was a good sign. Certainly the variety of my pleas was astonishing; one finds oneself suddenly capable of deploying the

treasures of rhetoric, imagination, and persuasion in order to convince someone to have sex—a very common ambition, and not so interesting when one thinks about it in the cold light of day. But voilà, the price that I seemed to attach to my conquest, measured in terms of the energy and ingenuity I was expending, was high enough to be flattering. What must have at first seemed like a blaze of concupiscence was, over time, taking on real form.

Our daily telephone conversation were no longer anything but a game: a hypothetical reconstruction of our relationship if A*** were to succumb to my desires. We were presenting each other with illusions, visions, and tableaux. The object of this display was to figure out how to get along without drama, how to deal with the overcrowding engendered by a relationship that we hoped would not be temporary, but rather truly invested with stable affections, tastes, habits, and lifestyles—all of which differed radically, even more each day. We discussed everything down to the most trivial details. Would we live together? And if so, how would we divide up the household chores? Would we sleep in separate beds, thus shielding ourselves from the boredom of a complacent conjugality? And if not, what type of bedding would we choose? A*** was pushing for the classic pairing of sheets and covers, I for the more rational duvet.

The slow workings of this fiction, which didn't shy away from ridiculous or insignificant detail, were taking on the meticulous traits of familiarity. I was winning A*** over to the possibility of such a relationship. Its incongruity, its danger was dissipating in the soothing quietude of our constructed fable. Repetition and habit tend to diffuse excess. A*** was no longer systematically imagining the worst, no longer predicting disasters at every turn; the scenarios were becoming less catastrophic. Our union, by dint of simulation, was no longer inconceivable. The game of "and if" wore down A***'s reluctance; every day, we already belonged to each other in our imaginations. My desire was gaining power through a trick, was gaining life through a fiction."

This reader has been assembled by Slow Reading Club (Henry Andersen & Bryana Fritz) to accompany a reading session at FRAC Montpellier Occitane on December 14, 2024.

In the context of the exhibition Poésie contre fin du monde (26 septembre 2024 - 4 janvier 2025). Curated by Ethan Assouline and Devrim Bayar.

w/

Neïla Czermak Icti, Youri Johnson, Luna Mahoux, Rafael Moreno, Cecilia Vicuña, Walter Swennen, Agatha Wara, & Slow Reading Club.

Mécènes du Sud, Montpellier

Thank you to Marine Lang, Clémence Segonds, Ethan Assouline and Iris Marchand.

This reader is considered study material and can only be distributed in the context of Slow Reading Club as material for the collective reading session.

Printed in Brussels
in an edition of 50.